

(4)

Préface aux Fables Populaires de Pierre
Lacheambaudie, par Jean Baptiste Chabo.

1840. Ynédite.

Préface.

Il existe un assez grand nombre de recueils de fables : presque tous sont dédiés à l'enfance. Celui qui a le plus prospéré ainsi ce genre, La Fontaine nous a habitués à ne considérer la fable que comme un moyen ingénieux d'instruire et d'amuser à la fois le premier âge. Jeanot le lapin et tant d'autres créations naïves de cet esprit malicieux, simple, profond, mais profond sans songer à l'être ou du moins sans qu'il se trahisse, ont été et typé le nom de La Fontaine comme étant désormais le nom de la fable et la fable même comme inséparable de l'éducation de la jeunesse. Juste ou non, tel est le préjugé reçu, l'usage passé en coutume. Nous venons plus bas ce que l'on doit en admettre ou en rejeter. Car il y a toujours quelque chose de vrai et de faux dans un préjugé ; le vrai est la source du bien qui l'accrédite ; le faux est l'extension ou de cette source à tous les riens à venir. En d'autres mots, rien n'est stable en tant que forme ; rien ne se perd en tant que principe. Tout change d'apparence avec le temps ; la forme du Beau comme la forme de la Vérité : mais le Beau et le Vrai demeurent ; voilà la logique des choses.

Parmi les fabulistes étrangers des deux derniers siècles, un seul à notre avis, l'Espagnol Triarte, s'est tiré



particulièrement de l'œuvre d'un layolle d'a fontaine avait enrayé pour la race future, le char poétique de l'apologue. Au lieu d'adresser aux enfans grands ou petits l'art sur proposé un but nouveau. Ses fables littéraires où il pose en vers les préceptes de l'art d'écrire, les défauts et les ridicules des auteurs, avec ce comique de bon sens particulier à la nation de Cervantes, ont obtenu un grand succès par delà les monts. Mais l'innovation en est restée là. Aujourd'hui encore malgré deux traductions fort mauvaises il est vrai, l'art est comme en France que par la gloire d'avoir produit Florian auquel il est pourtant supérieur de toute la distance qui sépare l'art lui-même de La Fontaine.

C'est sur ce précédent couronné de succès que s'appuie la tentative du poète dont ce recueil a consacré honorablement le début. L'entreprise était hardie, comme on le voit. Il fallait une conscience bien intime de l'œuvre à l'art, n'importe quels sont ses antécédens et les maîtres qui l'ont encouragé pour s'écrire un jeune auteur à imiter, ainsi qu'il l'a fait, là où un autre aurait tremblé de subir des comparaisons. On trouve effectivement dans les tables populaires, et une nouvelle manière d'illustrer l'art de l'apologue. Le champ de la table est agrandi, sa forme modifiée. Tous les jours, tous les tons, y mêlent et y succèdent

sans vraisemblance, depuis le langage le plus élève de la raison
 jusqu'à l'allure gracieuse et sans effort de l'idylle. Il y a des
 larmes dans le style de la fabuliste plébéienne quand elle découvre
 sous le voile lucide de l'allégorie, les saintes douleurs et les
 plaines saignantes du peuple, pour exécuter en sa faveur la
 pitié du riche et du puissant. Il y a parfois un souffle épique
 dans ses vers, quelque chose d'antique et de majestueux comme
 simple comme dans cette fable si touchante d'Homère. Mais
 le plus souvent (et ceci nous paraît être le cachet de son
 talent) on y remarque une plainte douce et sans avertissement
 contre les nombreux abus résultant de l'inégalité sociale, je
 ne sais quel sourire mélancolique empreint de tristesse et
 d'espérance, comme dans l'allégorie de la fille du prolétaire.
 C'est bien là le poète aux émotions échantées et suaves, le
 poète qui souffre, aime, prie, espère et chante, le front
 entouré du nimbe des martyrs, le corps caché dans la
 nuit, l'âme noire des ténèbres du présent, mais l'œil à
 l'aube qui va naître, le pied sur la terre et la tête au ciel!

Il y aurait une étude curieuse et instructive à
 entreprendre: ce serait de rechercher quelle est l'influence
 de chaque siècle sur les destinées de l'art. Cette recherche
 nous menerait à une appréciation plus juste des ouvrages
 et des hommes qui contiennent son histoire. Car, selon nous,
 on ne peut sans injustice, réparer un homme de son siècle.
 On ne saurait non plus établir un parallèle entre deux
 écrivains, un d'une époque différente, sans faire entrer

Dans la balance de leurs qualités et de leurs défauts, l'action —
 énergique du ton qui imprime un sceau distinct à leurs —
 œuvres, un caractère particulier à leur physiognomie d'artiste.
 Il devient précieux des lors de faire batailler ensemble les —
 gloires tranquilles du passé et de commettre les statues dignes —
 de respect de nos pères au choc toujours un peu brutal de
 personnalités vivantes. Studier les manifestations variées —
 de l'art dans le cours des âges, comparer les produits de divers —
 siècles, mieux pour d'user un précédent à l'honneur propre
 individuel, que pour lire dans ces pages écrites, si ce n'est
 toute livre, objet quelconque de commerce ou d'industrie
 la marche des faits et des idées qui prévalent à la —
 métamorphose toujours renaissante de l'humanité; voir
 chaque homme dans son temps et chaque chose à la place
 du Dieu, l'éternel artiste, le maître-ouvrier. La
 dispute, tel doit être le but principal d'une critique
 profonde et saine. La vanité perd à cet échange de
 rôle, cela se peut; mais l'art y gagne sûrement et
 la Vérité aussi.

A ce point de vue on nous permettra de —
 rassembler quelques détails d'un vaste tableau de mettre —
 en opposition les choses et les hommes de notre époque, —
 avec les choses et les hommes du siècle de Louis XV. C'est —
 là en effet le terrain habituel que semble avoir choisi de
 nos jours la critique littéraire. On dirait que tout ce qui —
 appartient au grand siècle a le privilège de soulever —
 une sorte de rancune aveugle parmi les écrivains contemporains.

S.

C'est à peine bientôt si l'on voudra reconnaître outred l'esprit ou de bon sens à Racine. Tout cela dans un pauvre but : celui de se grandir soi-même sur les débris des réputations établies, sans songer qu'on employant cette stratégie misérable, on se fait tort & valablement. Eh ! messieurs, laissez les morts dans leurs tombes ; n'aller point ravir le pauvre dont une petite ingénieuse ou ignorante essaie d'apouiller. Qu'ils soient un peu plus ou un peu moins dignes d'admiration, qu'importe. Songer à faire mieux qu'eux. Voilà la meilleure critique. L'avenir n'en connaît pas d'autre.

Mais si d'un côté il n'y a aucune espèce de bon sens à vouloir par une déplorable esprit de système, des morts que le suffrage de deux siècles a proclamés justement illustres, il n'est pas moins absurde, d'un autre côté, de prétendre réduire l'art aux proportions de leurs œuvres ; proportions limitées en quelque sorte dans le cadre de leur époque ; proportions conventionnelles et partant révoquées par les générations à venir dont l'initiative intellectuelle et artistique n'est pas moins imprescriptible que les droits sacrés de guerre humaine. Vouloir réaliser en 1840, l'art tel que l'ont conçu, tel qu'on du le concevoir nos ancêtres du XVIII^e siècle, c'est agir au rebours des événements de l'histoire, au rebours des plus simples notions de l'intelligence : c'est supposer une similitude parfaite entre deux siècles si distants, si dissimilables par les mœurs, les faits accomplis et les idées ; c'est vouloir une alliance bête et sans raison, un art enfis sans nom

7

historique, sans que ni même qui le reconnaisse, un monument
au physique et au moral, — ce qui n'est pas et ne peut
être.

Laissons chacun et chaque chose à leur place. Qui était
la société française à l'époque célèbre dont nous parlons?

Récemment sortie des troubles et des orages de la Fronde
la Société ou plutôt la Cour (elle seule alors, réunissait
en effet les passions et les tendances des deux classes dominantes
du Clergé et de la Noblesse; et de peuple il n'en était fait
encore mention que pour mémoire dans les cahiers du
Tiers-Etat), la Cour, dis-je, se livrait sans aucune
réserve aux fêtes et aux divertissemens qu'autorisait la
jeunesse galante du Souverain. On était en pleine
réaction du moyen-âge. Ce n'était plus la rudesse
proverbiale et l'ignorance de nos aïeux; l'esprit s'était
enrichi aux dépens du cœur, il faut le dire: les mœurs
avaient gagné en poli ce qu'elles avaient perdu en
trumpet rigide, comme en l'ame qui deviendrait Cassandre
sous la lime qui fait disparaître les aspérités de leur
fil. Corneille avait marqué la fin de cette période
monarchique sévère, pleine de combats, de prémi-
ère chevalerie et de bonhomme. Mais déjà devaient les
fières vertus, les idées civiques et les sentimens exaltés des
héros romains, on voyait la négation de la royauté.
Corneille, sans le savoir, prophétisait la République.
Avec Molière, la moquerie et l'incrédulité virent se
glorifier hardiment sous le masque du comédien, la moquerie
qui tua Socrate, (Singulier contraste!), la moquerie

qui dans Tartuffe, porta le premier et le plus terrible coup à
la superstition; la moquerie qui dans l'affable burlesque et
le langage ~~gaulois~~ burlesque des marquis, livra aux risés
~~de~~ du peuple ceux que le peuple avait considérés jusqu'alors
comme des êtres supérieurs, les nobles en un mot; la moquerie
qui, sous les mille formes où se cachait les vices, les défauts
et les puanteurs du temps, poursuivait la répression des abus de
l'esprit humain, bouleversa les classes sociales en les pressant
également au triangle du sarcasme, montra le mal et
la sottise dans tous les rangs, sous tous les costumes, désarma
l'homme à l'homme même, en appela au vulgaire de tous
les travers, et la première leva de la sorte une tribune
au bon sens, un autel à la Raison. En vérité quel
audaceux que ce Molière !... Molière le plus sublime
des philosophes, le premier et le plus grand des révolutionnaires
modernes !... Ainsi plus tard Beaumarchais dans sa
personnification originale de Jigaro, l'Esprituel
factotum, le peuple — et Béranger dans la chanson —
devaient montrer au doigt, mais cette fois sans masque
transparent et sans figure empruntée, l'odieux tyran des
âges passés, l'ennemi commun, l'arbitraire et le
monopole. L'intervalle est plus rapproché qu'il ne semble,
moins quant à l'idée que quant à l'effet, de Molière à
Béranger, de Cornéille à Prouzet de l'Isle.

Telle était la révolution qui se préparait sourdement
dans la licence fastueuse de cette époque. C'était alors le

le culte de la royauté. Tous ces nobles, élégans, et corrompus —
 qui brillèrent à la cour, brillèrent en province et dans les armées —
 n'avaient d'autre soin, d'autre étude que d'attirer l'œil du monarque.
 Imitant ses goûts, son langage, ses goûts, exensif, ils écrasaient
 la ville de leur luxe, se faisaient adorer comme autant de
 rois dans leurs gouvernemens particuliers et couraient
 avec la même insouciance de bon ton, le même esprit vain
 et frivole, de la cour aux camps, des plaines, aux casés —
 par la guerre, aux pelouses fleuries de leurs châteaux. Ils
 se rapprochaient de la sorte du fétiche couronné dont
 l'orgueil et la complaisante admiration de soi-même s'élevaient
 si bien peints dans ce mot devenu célèbre : l'Etat c'est moi!
 Ce mot insolent était gros de 93. Mais le roi ni ses ministres
 n'y pensaient guère; aussi voyez: le roi dansait dans les
 ballets de la cour. l'Fortuné peuple de France! le roi
 dansait! N'est-il inutile de demander si tout le monde
 était heureux. Ce n'était que fêtes, chasses, spectacles,
 repas splendides, pompes de jour, pompes de nuit, jeux de
 galanterie et d'amour par dessus tout; intrigues noyées dans
 les palais, terminées sous les ombrages; plat servilisme,
 adulation orientale parmi les descendants farrangeux des vieilles
 familles conquérantes; et parmi les belles dames leurs épouses —
 et leurs filles, toute scandaleuse de coquetterie ayant pour
 but le cœur du monarque et l'honneur insigne d'être admises
 au rang de ses odalisques. Prostitution morale de l'homme,
 prostitution double de la femme, tels étaient les degrés du
 trône où s'élevait le grand roi. La gloire de nos droppes
 victorieux couvrait toutes ces ordures dont le cynisme

De la Rigence ne fut que la force renouée, la dégoûtante
parodie. Louis XIV fut un roi; le rigueur un singe grimacier,
l'un le soleil et l'autre l'ombre; voilà tout. Le premier fut
un despote haïssable; le second n'a mérité que le mépris. —
Serduy par les magnifiques coutumes et les dissipations dont
ils ont donné l'exemple, creusèrent l'abyme où l'on vit rouler les
têtes de leur fils et petit-fils.

Tout l'art de ce temps reflète à merveille cette licence
élégante de mœurs, ce vernis frivole et superficiel sous lequel
l'héroïsme même était tenu de se cacher. L'étiquette était le
Dieu du jour. On s'occupait le fond à l'apothéose. De même
esprit de délicatesse qui voulait qu'un gentilhomme se fit tuer à
l'honneur dans tout détail de ses rubans et de sa parure, exigeait que
l'auteur rehaussât son style pour que sa peine ne fût point tachée
parmi la robe et l'or de ses nobles lecteurs. On eut alors les
subtilités ingénieuses de Scudéri, les héros si charmans et si français
de Racine, les opéras de Quinault. Ces belles dames comtesses
ou duchesses pour le moins dont le souci le plus grave était
d'éviter le frâs et d'étudier chaque nouvelle mode de coiffure,
écoutaient avec le sourire le plus aimable, les mille vers
versifiés dont les abbés et les prêtres les amusaient à l'ombre
de l'incense de leurs prêtres. L'abus du genre précieux avait à la
vérité produit deux sectes littéraires opposées. Mais ces deux sectes
se tenaient par le système général de la Composition qui n'était
autre que l'étude du détail, l'analyse philosophique ou poétique,
pour arriver à un but unique — la forme. C'était là en effet,
comme on l'a vu, l'esprit du siècle.

On comprendra aisément après cela, comment

La fontaine est arrivée à ce degré d'excellence dans la table, —
 comment il est parvenu à donner à ses compositions ce fini de
 détails qui ne laisse rien à désirer et qui lui a valu le surnom
 d'insimitable. Ajouter que le troubadour se laissait doucement
 vivre avec la société ^{de son pays} toute ^{sa} joie et de délasserment qui l'entraînait,
 qu'il lui était loisible de rêver à Margot la prie dame
 ses promenades sans but suivi et sans autre distraction que la
 rencontre de quelque fraîche et jolie paysanne dont il se
 coiffait pour quelques jours et avec laquelle il apprêtait à
 vivre aux nobles dames et aux chateaux ses amis, d'une
 simplicité plus ou moins étudiée, ainsi que ses lettres
 le témoignent. On concevra dès lors le rapport intime
 qui unit le fabuliste et l'auteur des Contes.

Ce qui précède peut suffire pour expliquer le —
 contraste de notre siècle avec le 17^{em}. Jamais opposition
 ne fut plus forte, plus saisissante. Il semble même
 inutile de s'amuser à relever les différences de détail dans
 ces deux tableaux dont tout l'ensemble est opposé. Entre la
 France de Louis XIV et la France de nos jours il y a un
 abyme d'intervalle. l'abyme de la Révolution. La société
 a été renversée dans ses bases. Un grand déplacement de
 forces sociales a changé non seulement les conditions de la
 vie publique, mais encore les conditions de l'existence individuelle.
 L'art a suivi forcément la course du fleuve débordé: il est
 devenu torrent à son tour, lui conquérant l'ac paisible où
 se miraient le ciel, les arbres et les bergères. Tout prouve
 aujourd'hui, tout se fatigue, tout agit. L'enfance n'a plus de

11.

naïveté, plus d'ignorance, plus de joies. Adieu les fies d'autopsie,
l'imagination aperçut le riche manteau, les songes d'or avec
lesquels les vieux romans nous l'ont dépeinte. On n'a
que faire de la folie. Nous sommes tous animaux prenant,
animaux judicieux. Nous préférons le positif à la fiction
ingénieuse, le réel au fantastique. La poésie n'est plus dans
les espaces; on a coupé les ailes à la Sylphide. — Rêver
n'est rien, jouir est tout.

Au milieu de ce bouleversement du monde extérieur et
intérieur, quelle est la source où le poète ira se rafraîchir sa verve?
N'entendez-vous point la voix de ce cygne égaré dans le
brouillard qui crie et bat des ailes avec angoisse, en appelant
les eaux limpides, les bords gais et verts de l'étang où fut
son nid? Où l'oiseau sans tact se posera-t-il le pied
pour n'être point éclaboussé par la boue triviale de notre
époque? Comment enfin le naïf fabuliste évoquera-t-il
les illusions dont le mirage doit le conduire au terme de sa
carrière?

Nous le répétons: l'art est impérieusement de sa nature.
Seulement aujourd'hui son domaine est déplacé. Au lieu de
perdre de sa sève, il tend à prendre un vol plus haut, à
s'étendre, à tout embrasser, et pour conquérir il se fait
peuple. Sous Louis XIV il était plutôt individuel que
social non dans son esprit, mais dans ses allures; en sorte
que l'art c'était un nom propre, comme La Fontaine,
comme Racine. Maintenant il vise à devenir dans sa
forme même plutôt social qu'individuel. De toutes parts,

la synthèse nous en vahit. Chassée par le déluge des idées modernes, des basses régions où elle a traîné jusqu'ici, courtisane mercenaire, hochet de quelques instans, — encensoir fumant au nez des rois et des favoris de la fortune, la Génie s'est réfugiée dans les hauteurs les plus sublimes de la pensée: elle s'est arrêtée, comme l'arche, sur l'Ararat; elle a repris le sacerdoce divin dont elle fut chargée à sa naissance: elle va repopuler la terre et toutes choses seront nouvelles.

Que l'on ne s'y méprenne point. Il y a dans notre siècle, une tendance générale à s'affranchir des dernières entraves que le passé nous a laissées. Cette tendance, aucune digue, ni forte qu'elle puisse être, ne l'arrêtera. La métamorphose est la même sur l'horizon de l'art et sur l'horizon politique. Mais nous sommes encore dans le travail de l'accouchement: de là nos luttes, nos heures de doute et nos angoisses. Si l'Épopée est sortie de la Religion et de la Royauté — fantômes sanglans échappés de la fosse de 93, elle est rentrée avec Napoléon, avec le peuple, en possession de son domaine immortel. L'Épopée existe toujours dans la vie des Nations: la véritable Épopée n'a pas un autre sujet de chants. A l'œuvre, donc, poètes! Saluez vous. Désormais le règne prédit commence: l'heure a sonné des grandes batailles de l'humanité; il est temps d'accorder la lyre. Quel sera l'Homère nouveau?

Considérez sous le rapport de la gloire

mission qui est échue à l'art moderne, le *Fable de M. La chambre* a bien mérité une place distinguée parmi les productions de l'époque. Une morale élevée et pure, des enseignemens pleins de raison aux grands, des consolations et des avis salutaires au peuple, la réprobation énergique des vices, l'espoir de l'avenir, telles sont les inspirations que l'on retrouve dans chacune de ses pages et qui le recommandent à toutes les classes de la société. Son livre sera principalement utile aux ouvriers et servira à répandre dans la partie éclairée de la population, les saines idées auxquelles nous devons notre salut. Aux qualités générales qui distinguent ce recueil, il faut joindre un style élégant dans sa simplicité, des remplis de charme et de grâce, du trait, du naturel, du comique d'observation, enfin une invention poétique amusante et variée. Ce n'est point le fin de la fontaine, sa transition abrupte et habilement nouée, sa phrase irréprochable dans son jet en apparence désordonné, son petit drame si complet. Mais c'est quelque chose de mieux que Florian. Pour être juste, il faut tenir compte à l'auteur de la difficulté reconnue du genre et surtout de l'activité dévorante du siècle qui laisse à peine à l'artiste le temps d'ébaucher son œuvre et qui, dans

